

## HIVER 62 : le départ sans retour

C'était un jour de semaine comme tous les autres, plein d'ennui et de nostalgie de notre village Gambetta, où nous avons laissé nos amis et voisins. En effet, cela faisait maintenant trois mois que nous habitons chez notre famille à Souk-Ahras, petite ville de l'Est algérien.

Nous n'avions plus de repères et nous détestions cette ville qui est pourtant le berceau de notre famille.

Ma sœur aînée et moi-même avons été inscrites dans une école, immense à nos yeux car, si mes souvenirs sont bons, les classes allaient du cours préparatoire au collège. J'avais l'impression que nous venions d'une autre planète. Indépendance oblige, l'apprentissage de la langue arabe était devenu obligatoire et nous étions complètement perdues.

Ma sœur haïssait tellement cette école qu'elle faisait (à dix ans) l'école buissonnière tous les jours. (Nous ne l'avons su qu'après).

Donc ce fameux jour, aussi triste que les autres, nous a paru tout à coup, le plus beau jour de notre vie.

Mon père, après le diner, nous a dit tout simplement « demain, personne n'ira à l'école ». Quel bonheur ! Quelle bonne nouvelle ! Mais ce n'était pas normal, pas le genre de notre papa à nous faire rater l'école. Il y avait sûrement une raison et pas des moindres.

Donc nous avons tendu les oreilles toute la soirée pour savoir ce qui se passait. Finalement c'est notre mère qui nous a dit: NOUS PARTONS EN FRANCE. C'était comme si le monde changeait de couleur. On allait partir, on allait quitter cette ville ; on savait qu'on allait retrouver ceux avec qui on avait grandi, les harkis de notre caserne et leur famille.

Mais par quel miracle cela était-il possible ? Les gens étaient surveillés et il n'y avait plus de caserne ni de gendarmerie où nous aurions pu demander asile. Plein de questions sans réponse...

De toute façon, ordre nous a été donné de n'en parler à personne.

À force de poser des questions, nous avons appris que l'un de mes oncles, parti avant le cessez-le-feu, s'inquiétant du sort de sa famille depuis des mois, avait contacté le consulat de France à Bône. Ce dernier lui avait demandé de fournir une liste dans laquelle devaient figurer les noms de ses frères restés en Algérie ainsi que leur femme et enfants. Ce que fit mon cher oncle (paix à son âme). Par la suite, le consulat a contacté mon père par lettre en lui demandant que ceux figurant sur cette fameuse liste qu'il lui avait fait parvenir, se présentent à Bône, dans l'une des dernières casernes françaises. Mon père était accroché à cette lettre comme on s'accroche à la vie, c'était l'antidote à notre vie empoisonnée.

Dans les deux jours qui suivirent cette annonce, ma mère distribua tout ce qu'elle possédait, vaisselle, vêtements, etc... enfin le peu qui nous restait après avoir « fui » notre village.

Le jour J arriva et rendez-vous était pris avec deux taxis, des gens de confiance car l'entreprise était particulièrement risquée, pour nous comme pour les deux chauffeurs.

Afin de ne pas éveiller l'attention, mes parents avaient fait croire que nous partions pour le Hammam, en fin d'après-midi !!! Drôle d'équipage. Les gens n'étaient pas dupes et savaient très bien ce qui se passait, mais personne n'en souffla mot et nous avons pu partir comme prévu.

La dernière image qui me reste de ce départ précipité, ce fut celle de ma grand-mère maternelle qui était là, en pleurs, les voisins, enfin tous étaient là pour assister à ce voyage sans retour. Quand la voiture a démarré, je me suis retournée et j'ai vu ma grand-mère, pieds nus, courir derrière nous, JE N'OUBLIERAI JAMAIS CE MOMENT TERRIBLE. Ma grand-mère mourut six ans plus tard, sans qu'on ne l'ait jamais revue.

Je ne sais pas combien de kilomètres séparent Bône de Souk-Ahras, mais le trajet fut interminable.

Les taxis n'étaient pas de première jeunesse et nous avons subi une panne au milieu de nulle part. Il fallait pousser ce véhicule pour le faire redémarrer et mon pauvre père poussait cette voiture avec la force du désespoir, quand un camion rempli de soldats algériens s'arrêta pour nous aider à repartir. Mon Dieu, nos ennemis nous aidaient ! Une situation presque risible, si cela n'avait pas été aussi périlleux.

Enfin, nous nous sommes arrêtés devant une caserne française (la dernière) dans cette région. Mon père descendit et montra la lettre du consulat à la sentinelle. Le soldat partit avec, et nous avons attendu. Les taxis s'impatientsaient car des gens passaient et repassaient, à distance bien sûr, mais les chauffeurs avaient peur. Heureusement pour eux, la nuit commençait à tomber.

Enfin, la sentinelle revint et nous fit tous entrer. Nous avons été accueillis très chaleureusement. On nous donna à manger, des lits, et nous avons passé une nuit des plus paisibles depuis des mois. Ma petite tête d'enfant de huit ans me disait « on est sauvés ». Sauvés de cette vie dont nous ne voulions pas. Un sentiment de sécurité nous a envahi, ce sentiment que nous ne connaissions plus depuis les fameux « Accords ».

Le lendemain, on nous fit embarquer dans un GMC bâché et on nous emmena au camp « des Anglais », El Maleha.

Nous sommes arrivés dans ce camp où se trouvaient des centaines de personnes, installées là depuis des mois, en attente d'une traversée. On nous fit comprendre que nous allions rester là un bon moment avant d'espérer pouvoir partir. Nous étions entassés dans une tente où il faisait un froid polaire. Nous, les enfants, étions heureux malgré notre dénuement le plus total, nous n'avions pour vêtements que ce que nous portions. La seule qui pleurait du matin au soir était ma mère. Elle ne voulait pas rester dans ce camp, prête à sortir à la moindre occasion.

Un bateau partait, trois jours après notre arrivée, et les chanceux désignés se faisaient vacciner. Nous, bien sûr, étions les derniers arrivés et ne risquions pas de faire partie de ce groupe.

Or le matin du départ, on vint nous chercher et sans explication, on nous amena avec les autres au port de Bône en camion. On nous déposa tous au port, avec les soldats qui montaient la garde autour de nous car la foule massée au loin était hostile. Nous avons passé des heures là, à attendre, jusqu'au départ du bateau en début de soirée.

La traversée fut cauchemardesque car nous étions installés dans les cales du navire. Nous avons subi une terrible tempête, et je me rappelle que je voulais mourir.

Après notre arrivée à Marseille, nous avons été pris en charge par la Croix-Rouge. Cela faisait plus de vingt-quatre heures que nous n'avions rien avalé quand une dame vint vers nous et nous donna un verre de lait chaud dans le train qui nous amenait vers.....

Bonjour RIVESALTES.....

Liamna Gouasmia

Avril 2015, à ANTIBES

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».  
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer  
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes  
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre  
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur  
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager  
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,  
rendez-vous dans la rubrique  
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

[www.lettresderivesaltes.com](http://www.lettresderivesaltes.com)